

# La prière et le pardon

## Introduction :

Aujourd'hui nous sommes le dimanche de la fête des Rameaux, commémorant l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, lui qui arrive sur un ânon en roi de paix. La foule crie à l'adresse de Jésus « Hosanna » ce qui signifie « sauve ! ». *Sauve de quoi ?* Probablement que chaque personne de cette foule mettait quelque chose de différent derrière ce cri d'appel à l'aide : de la misère ? de l'occupant romain ? de la maladie ?... Notre parcours sur la prière nous conduit à une phrase du Notre Père, qui d'une certaine façon est un écho de ce « Hosanna » car c'est un cri d'appel à l'aide. Nous voilà arrivés à la plus difficile des phrases du Notre Père, la plus dérangeante aussi.

Matthieu 6.12 :

« Pardonne-nous nos torts, comme nous pardonnons nous aussi à ceux qui nous ont fait du tort. »

Imaginez la scène commune suivante : Je suis alors maman de deux petits garçons. Ils jouent ensemble, tranquillement... enfin, en apparence. Parce qu'on le sait : le calme, avec des enfants, c'est souvent le calme avant la tempête. Et puis, sans prévenir, ça bascule. Un désaccord... et tout s'enchaîne : les cris, les pleurs, les coups. J'interviens. Je sépare les deux belligérants. Chacun accuse l'autre, chacun se défend, justifie les coups donnés par les coups reçus. Tout ce qui compte alors c'est celui « qui a commencé ». Alors je prends un temps d'écoute. Puis je leur dis que la solution, ce ne sera pas de punir un seul. Deux options : Soit je punis les deux — parce que les deux ont mal agi. Soit ils se demandent et s'accordent le pardon. Tous les deux. Et là... blocage total. Chacun se renfrogne. Ils ne veulent ni être punis, ni demander pardon, ni même l'accorder. Pas d'issue facile donc. J'insiste. Alors l'un vocifère « Pardon ». Il a crié ce mot à la manière d'une insulte, et continue à mon endroit « T'es contente maintenant ? ». Eh bien non, je ne suis pas contente. Le mot pardon n'est pas un mot magique. Il doit réellement reconnaître qu'il a mal agi, pas envers moi, mais envers son frère, être réellement désolé, sans chercher à se justifier. Sinon ce n'est pas une demande de pardon. Je sais que ce n'est pas facile. Cela dure un moment, et finalement, aucun d'eux n'est réellement parvenu à reconnaître ses torts d'une façon satisfaisante... mais je crois voir qu'ils ont fait un petit pas, du moins j'espère qu'ils ont compris quelque chose.

En grandissant, on apprend à y mettre davantage de formes que lorsqu'on a cinq ou six ans, mais demander réellement pardon reste extrêmement difficile. Nous ne vociférons plus « pardon », mais intérieurement, nous n'en sommes pas si loin. Car demander pardon implique de reconnaître notre misère morale. Instinctivement, nous préférons dissimuler nos erreurs ou les minimiser; et si cela

est impossible, nous nous efforçons de justifier nos actes, ou de reporter l'accusation sur un bouc émissaire (les circonstances, le système, une histoire difficile.); et si nous n'y parvenons pas, il nous reste encore la possibilité de nier les faits. Tout est bon plutôt que de reconnaître ses torts.

De la même façon, accorder notre pardon à celui qui nous a offensés n'a rien de naturel. Nous préférons le ressentiment, l'amertume, la vengeance, la haine. Et lorsque nous prenons conscience que cela nous consume, pour retrouver — ou préserver — une forme de paix intérieure, nous recouvrons la haine et la vengeance d'indifférence ou d'oubli, mettant en œuvre le conseil d'Alfred de Musset: « Épargne-toi du moins le tourment de la haine ; à défaut du pardon, laisse venir l'oubli. » Mais cette paix-là est un leurre, qui fait obstacle à la paix véritable offerte par Dieu.

## 1. Le pardon est toujours un cadeau.

« Père, donne-nous... » — en réalité, si l'on considère le terme utilisé par Matthieu, il faudrait plutôt traduire, comme le fait la NBS : « Père, remets-nous nos dettes. » Dans la Bible, l'offense a plusieurs dimensions. Trois d'entre elles sont relationnelles : l'offense attriste Dieu, attriste l'autre, et, dans certains cas, m'attriste moi-même.) L'offense crée un fossé qui nous sépare de Dieu et de l'être humain que nous avons offensé. Une autre dimension est juridique : l'offense est une transgression de la loi de Dieu. Elle crée non seulement une dette entre Dieu et moi, mais également entre moi et la personne que j'ai offensée.

Lisons une courte parabole qui a pour but d'enseigner Pierre qui venait de demander à Jésus « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il péchera contre moi ? Jusqu'à sept fois ». Ce à quoi Jésus a répondu : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. »

### **Matthieu 18.23-35**

23 C'est pourquoi il en va du règne des cieux comme d'un roi qui voulait faire rendre compte à ses esclaves. 24 Quand il commença à le faire, on lui en amena un qui devait dix mille talents. 25 Comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'on le vende, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, afin de payer sa dette. 26 L'esclave tomba à ses pieds et se prosterna devant lui en disant : « Prends patience envers moi, et je te paierai tout ! » 27 Emu, le maître de cet esclave le laissa aller et lui remit la dette. 28 En sortant, cet esclave trouva un de ses compagnons d'esclavage qui lui devait cent deniers. Il le saisit et se mit à le serrer à la gorge en disant : « Paie ce que tu dois ! » 29 Son compagnon, tombé à ses pieds, le suppliait : « Prends patience envers moi, et je te paierai ! » 30 Mais lui ne voulait pas ; il alla le faire jeter en prison, jusqu'à ce qu'il ait payé ce qu'il devait. 31 En voyant ce qui arrivait, ses compagnons furent profondément attristés ; ils allèrent raconter à leur maître tout ce qui s'était passé. 32 Alors le maître le fit appeler et lui dit : « Mauvais esclave, je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'en avais supplié ; 33 ne devais-tu pas avoir compassion de ton compagnon comme j'ai eu compassion de toi ? » 34 Et son maître, en colère, le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait payé tout ce qu'il devait.

35 C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur.

Dans cette parabole, le roi représente Dieu, et l'esclave endetté représente chacun d'entre nous. Le poète Heinrich Heine a écrit : « Dieu me pardonnera, c'est son métier. » Cette maxime a été reprise par bien d'autres après lui. Notre courte parabole se place en total contre-pied de cette croyance populaire trompeuse. Non, le pardon de Dieu n'est pas automatique. Il n'est pas garanti quoi qu'il arrive, ni parce que ce serait son « métier » de pardonner. Nous ne pouvons pas exiger de Dieu qu'il nous pardonne. La seule chose que nous méritons — et que nous pourrions, en un sens, attendre —, c'est une condamnation.

« L'esclave tomba à ses pieds et se prosterna devant lui en disant : “Prends patience envers moi, et je te paierai tout !” » Face à cette demande de délai il se passe quelque chose d'incroyable, le roi ému de compassion fait bien plus que d'accorder, un simple délai, il remet entièrement la dette. Un cadeau totalement immérité. La libération du péché suppose une étape incontournable : reconnaître la réalité de la dette que nous avons envers Dieu. C'est une étape incontournable. Elle est aussi incontournable dans le pardon humain. La parabole se poursuit, cet homme qui vient d'être pardonné croise un homme qui lui doit beaucoup moins. Celui-ci se jette aux pieds de son compagnon et implore sa miséricorde. Face à ce geste, on s'attendrait à un geste magnanime. Mais non, celui-ci se heurte à un mur de froideur. Pas de remise de dette. Pas même un délai. Le roi réagit avec indignation : « N'aurais-tu pas dû, toi aussi, avoir pitié ? »

*Mais comment comprendre ce « devoir chrétien » ?*

Je me souviens d'une discussion que j'ai eue il y a quelques années avec une amie chrétienne. Elle me racontait que son fils subissait les mauvais traitements d'un camarade de classe — un jeune garçon très perturbé, avec une histoire familiale compliquée—. Elle avait alors voulu inviter ce camarade à la maison, pour apprendre à son fils à pardonner. Elle souhaitait qu'il comprenne qu'en tant que chrétien, il devait pardonner à celui qui lui fait du mal. Mais, me confiait-elle, désespérée : il refuse. Je lui ai alors posé une question : ce camarade a-t-il reconnu clairement avoir fait du mal à ton fils ? A-t-il décidé de changer d'attitude ? Elle m'a répondu que non. Dans ces conditions, son fils avait raison de refuser. Plutôt que d'imposer un pardon sans repentance, il fallait chercher d'abord à permettre une prise de conscience.

N'ayons pas une compréhension naïve du pardon chrétien. On ne doit pas se dire, lorsqu'on a fait du mal à un chrétien : « Il me pardonnera, c'est son devoir. » Si le pardon est bien un devoir pour le chrétien, il n'est jamais un dû. Pas plus que le pardon de Dieu, je ne peux exiger de mon frère chrétien le pardon comme un droit. Il ne peut-être qu'un cadeau reçu — un acte libre, qui engage la volonté libre de celui qui le donne, et qui repose sur une condition essentielle : une repentance sincère et donc un dialogue.

En Luc 17.3-4, il est écrit : « Si ton frère a péché, reprends-le ; et s'il change, pardonne-lui. Et s'il pèche contre toi sept fois par jour, et que sept fois il revienne à toi en disant : "Je change", tu lui pardonneras. »

Pardonner, ce n'est pas oublier. Ce n'est pas faire comme si ce qui s'est passé était normal. Cela nécessite un dialogue, une mise à plat. Dieu associe toujours le pardon humain et le pardon divin. Les deux sont inséparables, intimement liés. Mais comment le fait-il ?

## **2. Le pardon vise la transformation.**

Quand Jésus dit : « Si vous ne pardonnez pas à vos frères, Dieu ne vous pardonnera pas », on pourrait croire à une logique de donnant-donnant : Dieu me pardonne en fonction du pardon que j'accorde. Comme si, en pardonnant beaucoup, j'accumulais un crédit pour moi-même. Mais ce n'est pas cela. La parabole nous évite justement ce piège. Elle est claire : le premier pardon, celui dont découlent tous les autres, c'est celui que nous recevons de Dieu (1 Jean 1.8-9). Alors il faut chercher ailleurs : *quel est le projet de Dieu dans cette histoire du pardon ?* Ézéchiél nous le dit : Dieu ne désire pas la mort du pécheur, mais qu'il se détourne de sa voie et qu'il vive (Ézéchiél 33.10-11). Le pardon de Dieu vise donc une transformation, un changement réel, qui se traduit dans une vie transformée. C'est pourquoi la repentance est nécessaire : il faut vouloir profondément ce changement.

J. Buchhold l'exprime dans sa méditation du Notre Père : le pardon humain n'est ni une simple image du pardon divin, ni sa cause, mais il en est la condition. *Pourquoi ?* Parce que pardonner à nos frères révèle que nous avons compris ce que nous demandons à Dieu lorsque nous disons : « Pardonne-nous. »

Je me demande : croit-on réellement que notre proclamation du pardon de Dieu ait quelque poids si nous ne le pratiquons pas nous-même ? Qu'en a-t-il à faire celui à qui on annonce le pardon de Dieu, si dans le même temps nous lui retenons ses fautes avec amertume et rancune ? Augustin d'Hypone dans la Doctrine chrétienne, écrit : « que sa façon de vivre soit en quelque sorte sa forme d'éloquence » Combien plus percutant est le pardon vécu et accordé, qu'un pardon proclamé.

Si Jésus place cette demande au cœur du Notre Père, c'est parce qu'il sait qu'elle sera rendue possible par sa propre vie, qu'il va offrir pour nous. Grâce à lui, si nous reconnaissons notre péché, Dieu nous accorde le pardon. Lorsque l'on parle de Jésus comme du « rédempteur », nous disons qu'il rachète notre dette. Il fait cela mais encore il nous montre le chemin par une vie où le pardon est pleinement vécu. Bien, plus il ne nous laisse pas seuls pour mettre en œuvre ce pardon. Il nous donne son Esprit, qui nous éclaire sur notre péché et rend le changement possible. Comme le dit Romains 5.5 : l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint.

Jésus dit en Matthieu 18.15 : « Va et reprends ton frère. » Le but n'est pas d'accomplir un devoir religieux, mais de « gagner son frère ». Comme Dieu est venu nous gagner en Jésus. Dire le mal, le nommer, ce n'est pas accuser pour accuser : c'est permettre une prise de conscience. Avez-vous remarqué le nombre de paroles dans la Bible qui ont pour teneur la dénonciation du mal ? Car il n'y a pas de pardon sans repentance, et il n'y a pas de repentance sans conscience du mal. De la même manière, quelqu'un qui nous a blessés n'en a pas toujours conscience. Aller lui parler, c'est lui donner une chance de comprendre... et de demander pardon. Bien sûr, il peut refuser. Mais ce risque ne doit pas nous arrêter.

J'en ai fait l'expérience avec ma sœur. À l'époque de mes études de sage-femme, nous vivions ensemble. Puis j'ai rencontré mon conjoint, et peu à peu, toute mon attention s'est tournée vers cette relation. Nous passions tout notre temps ensemble, très centrés sur nous-mêmes... sans que je m'en rende compte, je délaissais ma sœur. Cela l'a profondément blessée, mais moi, je ne le voyais pas. J'étais trop absorbée par mon couple, puis par le début de ma vie professionnelle et la construction de notre famille. Un jour, elle a eu le courage de me dire combien mon attitude l'avait blessée, et combien mon indifférence continuait de la faire souffrir. Sur le moment, j'ai résisté intérieurement. Je trouvais que ce n'était pas totalement juste, mais voyant sa peine, j'ai demandé pardon. Et j'ai demandé à Dieu de m'éclairer. Peu à peu, il m'a fait comprendre que mon attitude avait réellement été blessante, que mon indifférence avait eu un impact profond. Et surtout, que si je ne l'avais pas vu, c'est parce que je ne voulais pas voir. Cette démarche de l'une envers l'autre a changé quelque chose entre nous. Le fossé qui s'était creusé a commencé à se combler.

C'est important de le comprendre : nous ne pouvons pas exiger la repentance de l'autre si nous refusons d'aller lui parler. Le chemin du pardon demande du courage, des deux côtés. Il y a un risque que l'autre ne reconnaisse jamais le problème et que le pardon soit alors impossible. Ce type de démarche demande de nous placer en vérité devant Dieu, afin qu'il nous aide à faire la différence entre les vraies et les fausses culpabilités, qu'il fasse la lumière sur nos intentions et nos espoirs qui sous-tendent notre démarche.

Lorsque je parle d'aller voir son offenseur, je ne dis pas que le pardon équivaut à une réconciliation. Souvent nous grillons les étapes. Le pardon est un cadeau donné en réponse à une confession de l'offense et de l'expression du désir de changer. Le pardon est ce qui met en œuvre la transformation ; Cependant, le pardon est la première étape qui fonde la possibilité d'une réconciliation, si nous ne passons pas par l'étape de pardon, nous nous exposons volontairement à de nouvelles blessures, car rien n'a vraiment changé. Alors que le pardon véritable, celui dont nous venons de parler, en bloquant la spirale de la violence, contribue à une paix véritable.

## Conclusion

La semaine dernière je nous ai lancé un défi, demander dans la prière à Dieu pour les petites choses et les grandes choses de notre quotidien, et ensuite prendre le temps de la relecture de notre journée, afin d'être surpris par les coïncidences qui se produisent uniquement quand on demande à Dieu.

Cette semaine j'aimerais ajouter un autre défi à notre vie de prière quotidienne : prenons le temps de l'examen de soi, le temps de laisser Dieu nous éclairer sur la réalité de nos fautes. Il le fait pas pour nous écraser, mais pour que nous puissions demander pardon à Dieu (confession verticale) et aussi demander pardon aux autres (confession horizontale). *Ai-je offensé quelqu'un ?*

Prenons ensuite un temps pour examiner les offenses subies, non pas pour les ruminer, mais pour les examiner avec Dieu. *Nécessitent-elles que j'aie vu celui qui m'a offensé pour lui en parler ?*

Anne-Claire Lem, pasteure